

Le Dr. Raymond Solladié et son beau-père le Dr Bent sont arrêtés sur dénonciation en mai 1944, pour faits de Résistance, à Monclar de Quercy (Tarn et Garonne).

De la prison Saint-Michel de Toulouse, ils sont envoyés à Compiègne d'où ils partent pour Dachau, le 2 juillet 1944, par le convoi qui méritera plus tard le nom de "train de la mort".

Si dans d'autres wagons la mort frappe, parfois très fort, dans celui des deux médecins tous arrivent indemnes à Dachau. Le Dr. Solladié raconte.

DEUX MEDECINS DANS UN WAGON DU TRAIN DE LA MORT

Texte de Raymond Solladié

Le réveil eut lieu vers 5 heures du matin. Dès la sortie des « chambres » on nous remit en colonne par cinq et on nous recompta par groupes de 100. Pour essayer de ne pas être séparés, nous nous tenons, mon beau-père et moi au milieu de la rangée.

Le temps était couvert, il bruait légèrement. Les SS nous encadraient ; ils se tenaient de chaque côté de la colonne, un chaque cinq mètres environ et chaque groupe de 100 était maintenu à une vingtaine de mètres de celui qui le précédait. Nous franchîmes le pont de l'Oise (mon Dieu, que le plaisir de la pêche était loin !) et nous traversâmes Compiègne. En principe, les rues étaient vides, mais, de temps en temps, nous apercevions quelques personnes, soit sur le devant de leur porte, soit sur le trottoir.

À la gare, notre groupe s'arrêta devant un wagon en bois. On nous compta une première fois puis, de nouveau au fur et à mesure que nous grimions ; les derniers eurent des difficultés pour monter ; le wagon paraissait petit pour nous contenir tous ; il y eut un embouteillage sur le pas de la porte, mais un SS qui sauta à l'intérieur eut vite fait, à coups de crosse, distribués à droite et à gauche, de nous faire serrer !

Je me souviens bien de ce petit incident, car mon beau-père fut une des victimes de cette « distribution ».

Le SS descendit et la porte se referma.

Je ne me souviens de quelques visages et de quelques noms de ceux qui étaient avec nous : Delpyrou, Galinier, Louis Carrère, Pierre Gless, Robert Masser, les deux frères Bellier, Chaussade, Béquin, Cazala...

Au bout d'un moment, la porte se rouvrit et deux SS, dont un interprète, vérifièrent les lucarnes, frappant à nouveau à tort et à travers ; l'interprète nous ordonna de jeter sur le plancher les couteaux qui avaient pu échapper à la fouille,

trois ou quatre furent lancés. Il ajouta : « Si on découvre un couteau sur l'un de vous, vous serez mis tout nus et l'effectif du wagon sera augmenté. Enfin, pour une évacuation, dix otages seront pris dans le wagon et fusillés immédiatement ». Puis, ils redescendirent et la porte fut refermée définitivement.

Il était 9 heures, environ, lorsque le train s'ébranla. Nous essayâmes de nous asseoir, les uns entre les jambes des autres. Quatre

de ne pas chahuter et d'économiser l'air ». Je savais qu'il était d'un tempérament pessimiste, mais je savais aussi qu'il avait une grande expérience. Je pris donc ses observations au sérieux et je lui proposai de redonner ces mêmes explications et ces mêmes recommandations à nos camarades.

Ce ne fut pas facile d'obtenir le silence, mais nous y arrivâmes, compte tenu de sa stature, de son âge et de sa barbe blanche. Ses paroles furent écoutées. Il fut dé-

sons, le soleil fit son apparition et la chaleur envahit progressivement et rapidement le wagon et cela d'autant plus que le train roulait lentement, parfois presque au pas et que les arrêts étaient fréquents ! Nous apprîmes, beaucoup plus tard, que ces arrêts étaient dus à l'action des chemins-résistants et même qu'ils avaient fait sauter la voie, malheureusement d'une façon qui n'était pas irréparable, quelques kilomètres après Reims.

A un moment, nous réusîmes à nous asseoir, côte à côte et le docteur Bent, qui avait été médecin au Sahara pendant la guerre de 1914, me parla longuement des coups de chaleur. Il m'expliqua que les Arabes du désert portaient des vêtements de laine blanche pour s'en protéger, me conseilla de conserver autant que je le pourrais, les habits en double que je portais ; il me précisa que le thé, bien chaud, était la meilleure façon d'étancher la soif.

C'est après Soissons que l'on vous appela pour les premiers malades : « Docteur, venez vite. Un se trouve mal ». Nous n'avions rien, mais cependant chaque fois que l'on nous signalait un malade, nous réusîmes à l'allonger sur le sol, la tête basse, à lui passer le col de la chemise, à lui prendre le pouls et à... le reconforter avec des paroles !

Le train s'arrêtait fréquemment, souvent en plein soleil. Il faisait de plus en plus chaud. Nous avions chaud et nous avions soif. Au cours de mon périple concentrationnaire, j'ai eu peur, j'ai eu faim mais, pour moi, le plus terrible à supporter, c'est la soif. Elle entraîne une véritable obsession de l'eau et, comme l'a écrit Pierre-Louis Berthaud : « La vue d'un tonnelet ou d'un bidon, entre les mains d'un camarade agit sur les autres comme un véritable excitant. On se précipite, on essaye de s'arracher le précieux liquide ; des mêlées s'en suivent, dégénérant parfois en bagarre sanglantes. »



vingts à peine, les autres au bout.

Bien entendu, je tenais à côté de mon beau-père et, au bout d'un moment, celui-ci me dit : « Cette fois, Raymond, nous sommes faits comme des rats. Je crois que nous sommes foutus ! Nous allons crever d'asphyxie. Regardez le wagon, il est fait pour quarante hommes, au maximum et nous sommes cent ! Deux lucarnes sont fermées, l'air ne peut pas circuler. Notre seule chance, c'est

Je ne me souviens que de quelques visages et de quelques noms de ceux qui étaient avec nous : Pierre Gless, Robert Masser, les deux frères Bellier, Chaussade, Béquin, Cazala...